

SAGESSE

La légèreté du très grand âge

ANNICK MONOD

C'est un livre tout à fait surprenant que cette «chronique du grand âge». A l'heure où fleurissent les conseils sur l'art de rester jeune, Dominique Raoul-Duval, elle, raconte les dernières années de sa très vieille maman. De ses notes cueillies au jour le jour durant deux décennies, elle compose, avec le recul de la réflexion, un bouquet tendre, léger et profond.

Le titre, *Mère Amour*, ne trompe pas: cette chronique d'une fin de vie est d'abord le portrait d'une femme exceptionnelle. Gaie, lumineuse, Claire Bost, la mère de l'auteur, aborde cette vieillesse qui l'emmènera au-delà du centenaire avec une simplicité de jeune fille. Elle qui, hospitalisée aux urgences à 90 ans, salue ses enfants ainsi: «Je vous reçois bien mal. Comment pourrais-je mieux vous recevoir?» Et qui, dix ans plus tard, demande encore à sa fille: «Est-ce qu'il y a quelque chose en moi qui t'énerve et que je pourrais changer?»

Folle amoureuse des fleurs

(«Je leur dis que je les aime: elles me croient!!!»), cette mère a conservé jusqu'au bout une intimité espiègle avec sa fille, résumée par cette formule fétiche: «Heureusement qu'on s'al!» Pourtant, ce n'est pas l'image d'une relation idéale que brosse Dominique Raoul-Duval - ni celle d'une vieillesse enjolivée. Progressivement, sa mère perd la mémoire, son intérêt pour le monde, et jusqu'à la capacité de s'exprimer. A elle, l'angoisse déchirante et la solitude. A sa fille, la cruauté et le poids, parfois terrible, de cet accompagnement. C'est justement parce qu'elle n'en fait pas mystère que ce récit est si fort. Chaque difficulté y devient invitation à trouver du sens, à lâcher prise, à aimer. Et si le grand âge était, finalement, la plus belle école de vie? I

> **Dominique Raoul-Duval, *Mère Amour, Chronique du grand âge***. Ed. Nil, 204 pp.

Niquille ou la pluralité des genres

Commémoration. Le peintre fribourgeois Armand Niquille aurait eu 100 ans hier. Pour marquer cet anniversaire, la fondation qui porte son nom expose 85 œuvres inédites à Givisiez.

ESTELLE BAUR

P

Pour commémorer le centième anniversaire de la naissance d'Armand Niquille, la fondation qui porte son nom présente des tableaux récemment répertoriés dans des collections privées. Inconnues du grand public, ces œuvres permettent de mieux saisir la diversité stylistique du peintre fribourgeois décédé en 1996. «Cet anniversaire est l'occasion de présenter des œuvres inédites», explique Jacques Biolley, artiste peintre et commissaire de l'exposition. «Et aussi d'inaugurer un site internet dans lequel se trouvent les 600 œuvres connues à ce jour.»

C'est un travail de passionné qui est à l'origine de cette exposition: «Depuis le mois d'octobre, j'ai rendu visite à une centaine de particuliers qui avaient acquis des toiles du vivant de Niquille», raconte le commissaire de l'exposition. «Cela m'a permis de découvrir 140 nouvelles œuvres. Parmi celles-ci, j'en ai choisi 75 pour constituer une exposition qui montre l'évolution de Niquille au cours de sa carrière, ainsi que la profonde unité de son œuvre.»

Un peintre au pluriel

Parmi ces inédits, on retrouve des paysages, des natures mortes, la figure du Christ, le thème de l'arbre, très cher au peintre, ou encore ses célèbres vues de Fribourg. Mais cet accrochage lève aussi le voile sur des aspects plus secrets de Niquille, comme le croquis. «Certains des dessins présentés ici ont la particularité d'être signés, ce qui atteste que Niquille les considérait comme des œuvres à part entière», note Jacques Biolley. L'exposition présente également un Niquille portraitiste. «Il avait la faculté de capter le mystère d'une personne en observant simplement son visage.»

L'exposition est construite à la manière d'une rétrospective, en intégrant plusieurs genres, ainsi que l'a fait l'artiste tout au long de sa vie. Car Armand Ni-



Parmi ses œuvres inédites, on retrouve des thèmes chers à Niquille, comme la figure de l'arbre, et des vues de Fribourg. DR

quille n'a pas eu de «périodes». Il alternait les sujets avec aisance, s'inspirant d'influences diverses, passant notamment du figuratif au symbolique.

Au début de sa carrière, on découvre un peintre au lyrisme vigoureux. Au fil des années, il s'oriente vers un art plus médité et une manière stylisée. Les diverses facettes de cet art dialoguant entre elles, il arrive que l'on découvre, dans une œuvre figurative, des éléments à caractère abstrait. Par la vibration de la matière, Niquille donne vie à la spiritualité, et quel que soit le

motif choisi, sa peinture tend vers une certaine élévation.

Quête de spiritualité

Celui qui découvre l'art d'Armand Niquille pour la première fois ne peut être que frappé par sa modernité et ses audaces de cadrage et de tons. L'artiste excelle également dans la représentation d'une lumière particulière. Qu'il rythme ses tableaux de lignes noires, à l'image de vitraux, ou qu'il choisisse de faire déborder la matière comme une «sculpture sur toile», les créations de l'artiste attirent imman-

quablement le regard du spectateur et l'invite à s'interroger sur la spiritualité qui l'entoure. Emmerveillé par cette œuvre, Jacques Biolley se réjouit de mettre au jour de nouvelles toiles: «C'est une quête fascinante et pleine de découvertes imprévues. Comme si, au-delà de la disparition du peintre, son œuvre continuait à grandir!» I

> **Jusqu'au 22 avril**, Grand Espace du Rural à Givisiez, tous les jours sauf ma, 14h-19h.

> **Site web:** www.armand-niquille.ch
> **Concert «couleurs baroques»** di 15 avril à 18h30, sur les lieux de l'expo.



un polar

Les dieux jouent aux échecs



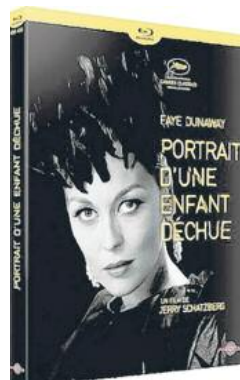
Oubliez *Derrick*, bazardez *Tatort!* Le maître absolu du polar germanophone s'appelle Heinrich Steinfest, et il n'est pas Allemand, mais Autrichien. *Le onzième pion*, son deuxième roman traduit en français après *Requins d'eau douce*, tient autant du conte métaphysique que du roman d'aventures. Il allie une galerie de personnages truculents à une intrigue complètement barge, où l'on dégomme les hélicos au lance-missiles tout en s'exerçant à l'art d'endormir les bébés hurlleurs.

Georg Stransky, naturaliste spécialisé en oiseaux disparus, se volatilise de sa banlieue après avoir croqué une mystérieuse pomme. Visage d'ange au nez cassé, Lilli Steinbeck dirige l'enquête, secondée par Spiridon Kallimachos, un privé pachydermique qui a tout l'air d'être immortel. S'embraie alors un jeu d'échecs de format mondial, entre la Grèce, le Yémen et l'îlot austral de Saint-Paul, et dont les rebondissements sont ponctués de formules qui valent leur volume en ouzo. Du genre: «A propos de la circulation à Athènes, on signalera juste qu'il existe aussi d'autres endroits où il se passe beaucoup de choses, par exemple les fourmières et les zones riches en plancton.» Et toc. AMO

> **Heinrich Steinfest, *Le onzième pion***, Ed. Carnets Nord, 410 pp.

un Blu-ray

Faye Dunaway, sublime!



En 1970, lorsqu'il tourne son premier long-métrage, *Portrait d'une enfant déchu*, Jerry Schatzberg est l'un des photographes de mode les plus fameux des Etats-Unis, également admiré pour ses portraits de stars et ses scènes de rue. Il ne rencontrera pourtant aucun succès avec cette histoire kaléidoscopique d'une ancienne cover-girl, retirée du monde, qui se confie à un ami cinéaste désireux de tourner un documentaire sur sa vie. Abandonné par ses producteurs, le film sortira confidentiellement aux Etats-Unis où il sera rapidement oublié, malgré la présence, dans le rôle principal, d'une Faye Dunaway sublime dont la beauté pâle et fragile n'a jamais été si bien mise en valeur.

Avec une invention visuelle stupéfiante, Schatzberg dessine le portrait éclaté d'une femme plongée dans la dépression, dont on découvre peu à peu le parcours chaotique et les blessures secrètes. Comme chez Bergman, auquel certaines scènes font parfois penser, l'empathie n'empêche ni l'ironie, ni la distance critique: derrière le miroir du glamour rôdent la solitude et la mort. Un grand film ressuscité, à découvrir dans une somptueuse copie numérique, accompagnée de bonus éclairants, dont une longue interview du réalisateur par Michel Ciment. ES

> **Jerry Schatzberg, *Portrait d'une enfant déchu***, Carlotta, Disques Office.

un beau livre

Le sacre d'Artemisia



Sur la couverture, moi qui ne suis pas un historien de l'art, moi qui suis plutôt ignare, j'ai cru qu'il s'agissait d'un Caravage ou peut-être d'un Raphaël... Et j'ai découvert le nom d'Artemisia. Il s'agit en réalité d'un prénom: nous parlons ici d'Artemisia Gentileschi (1593-1654), dont le Musée Maillol, à Paris, expose les œuvres majeures. Gallimard vient d'en éditer le catalogue, un catalogue d'une beauté époustouflante, où les portraits sont sublimes. Les experts voient en Artemisia le mariage du formalisme florentin, du naturalisme vénitien et du naturalisme flamand.

Ce qu'il y a d'incroyable, c'est que ce peintre extraordinaire, «cette magnifique figure du Seicento», ait pu disparaître de l'art pendant trois siècles! Aujourd'hui encore, certains dictionnaires de la peinture traitent du père, Orazio, et négligent la fille. Il fallut attendre 1991 et la première exposition monographique pour qu'Artemisia retrouve la lumière, dont ses toiles irradiant. «En un temps où les femmes n'avaient d'autres choix que d'être des épouses, des religieuses ou des prostituées, Artemisia Gentileschi a réussi ce pari impossible. S'affranchir des lois de la société pour devenir le peintre que nous redécouvrons aujourd'hui, après trois siècles d'oubli.» JA

> **Artemisia, 1593-1654**, Gallimard - Musée Maillol, 255 pp.